

vue... jusqu'au jour... marqué d'une croix fatale, qui vous a enfin ramené près de moi !

Paul de Kaudos l'écoutait attentivement ; il fit un signe d'acquiescement empreint, et parut vivement soulagé d'une proposition qui lui permettait d'entamer son long récit par la partie brillante, et ajournait l'aventure des choses terribles qu'il venait d'accomplir, et dont le seul souvenir amenait la pâleur sur son visage et le frisson dans ses veines.

— Soit ! répondit-il, sans hésiter. Je le préfère ainsi. Car le dénouement actuel de ma vie, — sa vox facta légèrement, — n'est que la suite, la conséquence non indolente, des faits antérieurs, et, pour comprendre l'acte affreux... (il grince des dents et ses yeux retrouvent leur regard farouche et menaçant) que je viens d'accomplir, il faut reculer tout le reste.

Il passa la main sur son front, avec une sorte de rage, et reprit, en s'adressant à Cuchillo :

— S. donc monsieur à la patience de m'écouter...

— Parlez dit Cuchillo. Je suis aussi une victime de certaines circonstances indépendantes de ma volonté, et ce que vous venez de dire de votre existence, n'applique trop bien à ma propre existence pour que je ne sois pas un auditeur... tel que vous devez le désirer.

— Et moi, je vous le jure, interrompit Clermont, de sa voix à demi-raillée, que jamais vous ne trouverez un auditeur plus ardent, plus passionné, qui prenne plus de part à vos aventures... quelles qu'elles soient.

— Surtout, n'oubliez rien, monsieur le marquis. Ne négligez aucun détail, je vous en prie !

Il eut un moment silencieux, auquel ses deux compagnons préoccupés ne firent point attention, et le nouveau venu commença en ces termes :

— Ainsi que Louis Clermont vient de vous le dire, monsieur, — il s'adressait tout particulièrement à Cuchillo, — je m'appelle Paul de Kaudos ; je suis marquis et fils unique, comme unique héritier du vieux duc de Kaudos, trois ou quatre fois millionnaire.

— Je porte donc le nom d'une des plus anciennes familles de la Franche-Comté, famille d'origine portugaise, ainsi que l'indique la terminaison du nom, bien que l'orthographe s'en soit défigurée par la suite, grâce au changement du C primitif en K.

— Je puis le dire, ajouta-t-il avec une sorte de bravade audacieuse, le nom de Kaudos est l'un des plus beaux noms de France.

— Comme tout en portes l'un des plus laids, interrompit Louis Clermont de sa voix gouailleuse et strident.

Ceci s'adressait à Cuchillo, qui tres-sailla, pâlit et lança à son compagnon un regard tout chargé de colère.

Néanmoins il se tut.

— Nul n'aurait dû être plus heureux et plus envié que moi, reprit Paul de Kaudos ; nul n'aurait dû avoir une vie plus large et plus facile.

Il terra les poings.

— Nul n'a eu une vie plus mêlée, plus pénible, plus misérable souvent, et finalement plus atroce !

— Bant ! bant ! fit Louis Clermont. Il reste toujours les millions du duc, ça vivait toujours, n'est ce pas ?

— Toujours, oui... mais bien vieux, bien cassé, bien près de sa fin, paraît-il.

— Tant mieux ! murmura philosophiquement l'ex forçat, entre haut et bas. L'héritage n'en est que plus proche, puisque la loi ne permet pas de déshériter les héritiers directs.

Paul de Kaudos n'entendit pas, ou parut ne pas entendre.

— Il est même devenu aveugle, m'a-t-on dit, et voilà des années qu'il n'a pas quitté sa chambre.

— Ah ! s'écria vivement Louis Clermont, en se relevant sur un coude. Ah ! ah ! il est aveugle ? Le pauvre homme !

— E si, vous n'avez pas trop à vous plaindre, et tout vient que je suis, aujourd'hui... et la Providence me tenait en réserve un père riche à trois ou quatre millions... dont je serais l'héritier incontestable... eh bien, ma foi, je ne me lamenterais pas...

— Qu'en dis-tu, Cuchillo ? Crois-tu que cela changerait notre position ? Ah ! la fortune, un bon petit château, le bonnet petit gros-rouge... Comme cela facilite l'existence et vous transforme un homme !

— Oui, répondit Cuchillo sourdement, mais tout le monde ne peut pas être fils de duc et millionnaire ; il paraît même que cela n'empêche pas toujours de dégrégoier, car M. le marquis ne me semble pas, pour le quart d'heure, beaucoup mieux loti que nous.

— C'est la suite de mon père, répliqua avec violence le marquis, prenant, sans doute, cette observation pour un bâton ou une leçon indolente.

Cui, c'est sa faute. C'est son avarice, sa dureté, son étroitesse d'esprit, son orgueil, qui m'ont tout gâté qui m'ont privé !

Ce n'était pas un méchant homme, peut-être, et je crois qu'il m'a aimé... à sa façon ; mais sa nature ne pouvait se plier à ses idées de discipline et d'autorité paternelle... à l'usage de moi.

Comment j'étais grand homme, tous ceux qui m'approchaient me le disaient, me le prouvaient, et tout cela ne me rapportait rien ! A lous donc ! C'était de devenir enrégé !

— Je ne comprends pas, fit Cuchillo d'un air étonné.

— C'est pourtant bien simple. D'abord, je dois vous dire que j'ai perdu ma mère tout enfant. Je ne l'ai guère connue. Or mon père, resté seul maître et directeur de mon enfance, homme de caractère ombre et têtu, renfermés dans ses immenses propriétés du Doubs, qu'il ne quitta plus à partir du moment où j'atteignis ma dixième année, devint chaque jour plus avare et plus dévot.

— Sous prétexte de certains principes religieux, ou, plutôt, par égoïsme grossier que dans votre position et par manie ridicule, il me fit élever aussi durement qu'un fils de paysan, en me soumettant à une sorte de règle monacale. Vêtu de gros vêtements nourris d'une façon "simple et frugale," pour employer ses propres termes, sachant que j'aurais pu vivre dans l'abondance, j'étais privé de tout, et traité comme un chien.

— Toutes mes actions étaient réglées à la minute, sans que jamais on osât une infraction, si faible qu'elle fût, à la discipline qu'on m'imposait.

— En été, je me levais au petit jour, comme nos paysans, et mon père lui-même, d'ailleurs. En hiver, on me faisait habiller, grolotant et désespéré, à la lumière de la chandelle.

— "C'est plus sain ! disait mon père. Il faut se lever de bonne heure !"

— Pourquoi ça ? On ne l'a jamais su ! Il faut se lever quand on a envie, et dormir son saoul, que diable ! Ah ! je me les rappelle toujours, ces épouvantables matinées d'hiver, où j'ouvrais les yeux à la lueur suave d'une mauvaise chandelle. C'était lugubre ! Le silence régnait partout, autour de nous, car nous habitons en pleine campagne.

— Les ténèbres épaisses remplissaient l'atmosphère humide ou glacée ! Il faisait froid dans la pièce immense et sombre. La pluie cognait tristement contre les vitres, où le vent pleurait avec de longs soupirs d'agonisant.

— Il fallait quitter mon lit tiède, m'habiller à la hâte, après m'être aspergé d'eau rude et glacée, puis me mettre devant une